

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***L'homme d'ici* d'Ernest Gagnon ou Le Sacré, greffé sur la nature**

Patrick Imbert

Numéro 6, avril-mai 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40418ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1977). Compte rendu de [*L'homme d'ici* d'Ernest Gagnon ou Le Sacré, greffé sur la nature]. *Lettres québécoises*, (6), 32–33.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'HOMME D'ICI

d'Ernest Gagnon

ou Le Sacré, greffé sur la nature

Combien de personnes se souviennent d'Ernest Gagnon¹ et de son recueil d'essais au titre ambitieux: *L'Homme d'ici*? Cet ouvrage, publié pour la première fois en 1952, fut réédité en 1963 accompagné de deux textes très importants intitulés respectivement *Visage de l'intelligence* et *Infantilisme religieux*. Pour nous qui baignons quotidiennement dans un univers où les valeurs fondamentales, le respect humain, la famille, la religion semblent parfois s'effacer, il serait éminemment profitable de relire ces textes empreints d'un solide bon sens et d'une foi adulte rejoignant les mystères les plus profonds.

On se doit, en effet, d'admirer dans cet ouvrage la tendance à retourner aux sources de la religion, d'une religion qui n'est bâtie ni sur la peur infantile d'un Dieu vengeur, ni sur une morale de mots s'écroulant au premier contact avec la complexité de la vie. Ernest Gagnon, à l'instar de Teilhard de Chardin, s'engage résolument dans la remise en question d'un univers sclérosé par le formalisme, la soumission, le retrait, le rejet d'une partie de l'Incarnation et le dualisme. C'est en fait à un retour à une vie intérieure intense que nous convie Ernest Gagnon, à une vie intérieure qui se fond avec l'essence de l'univers dans la communion en Dieu. C'est dans cette redéfinition qui atteint toutes les dimensions de la vie quotidienne, individuelle et sociale, que se manifeste avec éclat l'actualité de *L'Homme d'ici*. On a beaucoup parlé de la révolution tranquille. Peut-être serait-il bon de se demander maintenant, en relisant *L'Homme d'ici*, dans quel sens elle a eu lieu, ce qu'elle a apporté et ce qu'elle a négligé.

Toutefois, avant d'aller plus loin, nous nous arrêterons d'abord à quelques éléments qui ont quelque peu vieilli dans ce recueil. Il subsiste parfois chez Ernest Gagnon un vocabulaire entaché de connotations assez méprisantes. Certes, ce n'est pas la pensée de l'auteur qui est en cause mais l'utilisation d'un vocabulaire qui, dans les cas suivants, date quelque peu. On retiendra entre autre la distinction entre le primitif (l'Africain) et le civilisé (nous). On se rend compte, alors, que si ce livre apporte un renouveau indéniable en 1952, il achoppe sur un vocabulaire qui aurait dû lui aussi être repensé. Bien sûr, Ernest Gagnon souligne par ses commentaires les tares du «primitif» comme celles du «civilisé»: «Le primitif est un enfant mais un enfant étrangement sérieux devant qui, souvent, nous civilisés, faisons figures d'adultes puérils.» (p. 133) Toutefois il s'arrête à une nouvelle distinction, celle de l'enfant et celle de l'adulte puéril. Ainsi, pour le lecteur, est conservé la conscience d'une supériorité illusoire liée à un rousseauisme latent, protecteur et idéologiquement chargé. Ce n'est malheureusement pas le seul endroit où l'on glisse vers un énoncé quelque peu dangereux par son ambiguïté même. On s'étonne encore de découvrir une phrase qui fait sursauter dans un brillant passage consacré à l'art: «Créer et recréer le monde: de même que le saint complète dans sa chair et dans son âme tout entière ce qui manque à la Passion du Christ, ainsi l'artiste, le philosophe et le mystique, complètent la Création divine.» (p. 90). Voilà qui est certes surprenant dans une optique spiritualite et chrétienne. Mais que manque-t-il donc à la Passion du

Christ vous direz-vous? La Création divine serait-elle incomplète et donc... imparfaite vous demanderez-vous encore? Cette fois l'ambiguïté frise l'hérésie. Et quand on sait que «ces pages ont été préparées pour la radio» (p. 10), on doit admettre que l'auteur aurait dû éclaircir davantage ces quelques passages, en particulier le dernier.

Malgré tout, ceci ne représente que des défaillances mineures par rapport à l'ensemble de l'ouvrage. Ces mêmes citations, complétées par les suivantes, nous proposent en effet une voie extrêmement stimulante et directement antithétique, par exemple, au rationalisme de Camus tel qu'il s'exprime dans *l'Intelligence et l'échafaud*. Ainsi après avoir souligné que «le péché d'Adam a fait de l'intelligence l'ennemie de l'âme totale» (p. 90) Ernest Gagnon nous dévoile l'ampleur de sa conception de l'art. Il s'agit d'un don du Créateur qui permet de découvrir «la joie d'une union à l'univers retrouvé, dans l'ordre originel et la splendeur du Verbe créateur.» (p. 97). Camus, par contre, dans son analyse du roman français, en particulier de la *Princesse de Clèves*, nous dit que le roman figure «enfin le terrain idéal où les forces de la destinée se heurtent à la décision humaine.» Il ajoute ensuite que «cet art est une revanche, une façon de surmonter un sort difficile en lui imposant une forme.»² Tout le but de *L'Homme d'ici* se situe au contraire dans la tentative de redécouvrir un homme total qui ne serait pas mutilé par l'oubli de certaines facultés. L'antithèse avec Camus est donc complète car, pour Ernest Gagnon, l'homme peut trouver un accord profond avec la création s'il a

tenté avant tout de devenir un être humain au sens plein du terme, c'est-à-dire un homme dont la personnalité est développée et dont la liberté est totalement assumée. Camus, lui aussi, c'est symptomatique, parle de la liberté humaine, mais il la découvre en Sisyphée³ dans une révolte toujours renouvelée contre l'univers.

Il est intéressant de noter que si Ernest Gagnon se situe aux antipodes du rationalisme en réintroduisant instinct, affectivité, conscience du symbole et conscience du mystère au cœur de l'homme, il est tout aussi éloigné d'un certain type de religion sclérosée, telle qu'elle pouvait sévir alors dans la société québécoise. Une telle religion, faite de formalisme et d'interdits, au lieu d'ouvrir à la conscience illuminante du mystère, rejette en fait les multiples aspects de la Création et de l'Incarnation: «C'est Dom Marmion qui disait: «Ils ne sont pas parvenus à en faire des saints parce qu'ils avaient d'abord négligé d'en faire des hommes»⁴. Dans cette optique, on se devrait d'ailleurs de relire *L'Homme d'ici* dans l'édition de 1963 comprenant deux textes déjà mentionnés qui l'éclairent singulièrement. On y découvre plusieurs critiques faites à certains aspects de notre société des années cinquante ainsi qu'à certaines conceptions de la religion et de la foi. Ces critiques se manifestent d'ailleurs aussi dans le recueil d'essais de Jean Le Moyne intitulé *Convergences*. Un des éléments communs à ces deux essayistes est certes le rejet du dualisme: «Et la première et grande difficulté, c'est de vivre unifié, c'est d'admettre un esprit dans un corps matériel, c'est un corps matériel qui loge un esprit» (p. 44). Et c'est alors qu'Ernest Gagnon propose Rabelais à ceux qui vivent désincarnés et Saint Jean de la Croix à ceux qui sont plongés dans le matérialisme. Il tente donc de nous mettre en contact avec les grandes vérités qui, dans toutes les religions, sont révélées sous une forme extrêmement paradoxale. Il suffit de comparer les textes cités de Saint Jean de la Croix avec les poèmes du *Tao Te Ching* pour se persuader de cette tendance:

«Pour goûter tout, ne prenez goût à

rien. Pour arriver à savoir tout, ne désirez rien savoir. Pour parvenir à posséder tout, veuillez ne posséder rien.

(Saint Jean de la Croix)

The sage stays behind, thus he is ahead (7* poème)

A foolish man tries to be good, And is therefore not good. (38* poème)

For one gains by losing And loses by gaining (42* poème)⁵

Les grandes vérités ne sont jamais univoquement déterminables et ne s'appréhendent qu'au tréfond de soi dans le mystère. Nous voilà donc bien loin de la clarté classique et vigilante chère à Camus. C'est en définitive vers une existence totale et une religion adulte que nous dirige Ernest Gagnon.

Cette voie qu'il nous ouvre passe en même temps par une redéfinition de l'homme d'ici qui devrait tendre à évoluer «du global au différencié» (p. 41) «car l'intelligence ne croît, ne s'approfondit, ne demeure dans le vrai que dans la proportion où elle échange avec des sens de plus en plus sensibles et diversifiés au contact du réel.» (p. 42). Jacques Ellul, dans son essai sur les techniques de propagande, ne dit fondamentalement pas autre chose lorsqu'il mentionne les explications simples et globales proposées par toute propagande: «The great force of Propaganda lies in giving modern man all-embracing, simple explanations and massive doctrinal causes ...»⁶. Suggérer d'évoluer du global au différencié mène donc logiquement Ernest Gagnon à dénoncer la dépersonnalisation de l'homme d'ici ainsi que sa soumission et son retrait face au monde: «Soumission à l'opinion publique, démesurée chez nous, au journal, à la radio, à l'orateur de profession, pensée standardisée, idées toutes faites.» (p. 26). Ces remarques fort violentes et fort pertinentes, faites dans le courant d'une révolution tranquille en marche, semblent toujours d'actualité. On peut, de plus, après Jacques Ellul, Abraham Moles⁷, et M. McLuhan⁸ se demander si cet état de fait n'est pas répandu sur toute la surface du globe. Dans toute civilisation de

masse, des problèmes similaires se posent. Or, dans notre village global, comme dit McLuhan, le stéréotype affleure continuellement et incarne la quintessence de la propagande atteignant l'individu qui ne s'inscrit plus dans un micro-milieu défini (famille, communauté restreinte du village, etc.) et qui, dès lors, est fondu dans la masse conditionnable à merci de l'état moderne⁹. L'essence de la liberté réside dans l'épanouissement d'un homme qui a été formé dans un milieu familial où aucune dimension n'a été négligée et où intelligence, hiérarchie des valeurs et foi ont été harmonieusement développées, voilà ce que nous enseigne Ernest Gagnon.

Ce livre ne vous semble guère progressiste? Mais n'est-il pas vrai que «progressisme» est un mot à la mode et que, de ce fait, il représente la quintessence du stéréotype et donc du superficiel. Pourquoi donc faudrait-il se conformer à un certain type d'idéologie dominante véhiculée par les médias et perdre son identité dans la société de masse? Ne vaudrait-il pas mieux prendre au sérieux Ernest Gagnon qui, dans sa volonté de présenter l'être en accord avec lui-même, l'univers et Dieu, relève les failles et les insuffisances des individus, d'une société ou d'un système pour formuler les questions fondamentales? *L'Homme d'ici* est un ouvrage à la foi très personnel et universel. Une relecture permet donc de renouveler la méditation sur notre propre condition.

PATRICK IMBERT

1. Voir *Livres et auteurs canadiens*, 1963, p. 78-79.
2. A. Camus, *L'intelligence et l'échafaud. Problèmes du roman*, n° spécial, revue *Confluences*, Lyon, 1943, p. 196.
3. A. Camus, *Le mythe de Sisyphée*.
4. E. Gagnon, *Infantilisme religieux*, p. 182.
5. Lao Tsu, *Tao Te Ching*, New York, Vintage Books, 1972.
6. J. Ellul, *Propaganda*, New York, Vintage Books, 1973, 320 p.
7. A. Moles, *Sociodynamique de la culture*, Paris, Mouton, 1967, 343 p.
8. M. McLuhan, *Pour comprendre les médias*, Montréal, H.M.H., 1970, 390 p.
9. Voir à ce sujet les remarques extrêmement éclairantes et formulées il y a un siècle et demi par Alexis de Tocqueville dans *De la démocratie en Amérique*.